

# **Архив князя Воронцова**

## **Книга 21. Бумаги княгини Е. Р. Дашковой**

Москва  
«Книга по Требованию»

УДК 304  
ББК 60.5  
А87

А87      Архив князя Воронцова: Книга 21. Бумаги княгини Е. Р. Дашковой / – М.:  
Книга по Требованию, 2014. – 488 с.

**ISBN 978-5-4241-3996-3**

Архив князя Воронцова. Книга 21. Бумаги княгини Е. Р. Дашковой

**ISBN 978-5-4241-3996-3**

© Издание на русском языке, оформление  
«YOYO Media», 2014

© Издание на русском языке, оцифровка,  
«Книга по Требованию», 2014

Эта книга является репринтом оригинала, который мы создали специально для Вас, используя запатентованные технологии производства репринтных книг и печати по требованию.

Сначала мы отсканировали каждую страницу оригинала этой редкой книги на профессиональном оборудовании. Затем с помощью специально разработанных программ мы произвели очистку изображения от пятен, клякс, перегибов и попытались отбелить и выровнять каждую страницу книги. К сожалению, некоторые страницы нельзя вернуть в изначальное состояние, и если их было трудно читать в оригинале, то даже при цифровой реставрации их невозможно улучшить.

Разумеется, автоматизированная программная обработка репринтных книг – не самое лучшее решение для восстановления текста в его первоизданном виде, однако, наша цель – вернуть читателю точную копию книги, которой может быть несколько веков.

Поэтому мы предупреждаем о возможных погрешностях восстановленного репринтного издания. В издании могут отсутствовать одна или несколько страниц текста, могут встретиться невыводимые пятна и кляксы, надписи на полях или подчеркивания в тексте, нечитаемые фрагменты текста или загибы страниц. Покупать или не покупать подобные издания – решать Вам, мы же делаем все возможное, чтобы редкие и ценные книги, еще недавно утраченные и несправедливо забытые, вновь стали доступными для всех читателей.



Автобіографія славной княгини Дашковой, составляющая главное содержаніе этой книги, сохранилась въ архивѣ князя Воронцова въ современной рукописи, писанной рукою жившей у княгини Ирландки миссъ Вильмотъ, въ листъ сѣрой бумаги, и раздѣлена на двѣ части, изъ которыхъ въ первой 207, а во второй 129 страницъ. Заглавія обѣихъ частей, приложенныя здѣсь въ снимкахъ, сдѣланы самою княгинею, равно какъ и нѣкоторые добавленія и поправки въ рукописи: во второй части страницы 16, 28 и 33 (соответствующія страницамъ 245, 257, 258 и 262 нижеслѣдующаго текста) почти сплошь писаны княгинею своеручно.

Такимъ образомъ подлинность рукописи несомнѣнна.

Автобіографія напечатана вполне, безъ всякихъ измѣненій, съ исправленіемъ только явныхъ орфографическихъ ошибокъ переписицы.

Въ числѣ приложеній къ этой книгѣ напечатано нѣсколько писемъ Елисаветы Романовны Полянской, урожденной графини Воронцовой. Этими письмами, содержащими въ себѣ городскія и придворныя извѣстія 1783—1787 годовъ, обрисовывается женщина, игравшая историческую роль въ первую половину 1782 года. Читатели поймутъ, которой изъ двухъ сестеръ должны были отдавать сердечное предпочтеніе братья графы Воронцовы.

*П. Бартеевъ.*



MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASHKAW.

D'APRÈS LE MANUSCRIT

RÉVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR.



# MON HISTOIRE.

PARTIE PREMIÈRE.



Je suis née en 1744 à S-t Pétersbourg. L'impératrice Elisabeth était déjà de retour de Moscou, où elle avait été pour se faire couronner. Elle me tint aux fonts du baptême, et mon parrain fut le grand-duc (connu après sous le nom de l'empereur Pierre III). Cette distinction accordée par l'impératrice n'était pas le résultat de sa parenté avec mon oncle le grand-chancelier, marié avec la cousine germaine de sa majesté, mais était l'effet de l'amitié qu'elle avait eue pour ma mère, qui avec la plus grande délicatesse, zèle et j'ose dire générosité fournissait à l'impératrice, lorsqu'elle était princesse, très-mal dans ses fonds, sous le règne de l'impératrice Anne, ce qui était nécessaire pour sa maison et sa parure à laquelle elle était attachée.

J'eus le malheur de perdre ma mère lorsque je n'avais que deux ans, et je n'ai appris ensuite à connaître ses vertus, sa générosité et sa sensibilité que par des amis et des personnes qui lui avaient conservé leur admiration et leur gratitude. J'étais lors de cette catastrophe avec ma grand-mère à une de ses belles terres, et ce n'est que quand j'eus quatre ans que l'on put obtenir de la mère de ma mère qu'elle me ramène à St-Pétersbourg pour être éduquée autrement que par la partialité d'une vieille grand-mère.

Le grand-chancelier, frère aîné de mon père, après quelques mois, m'arracha à l'indulgence de cette bonne grande-maman et me fit éduquer avec sa fille unique (depuis comtesse de Strogonoff). La même chambre, les mêmes maîtres, jusqu'aux habits de la même pièce, tout devait faire de nous deux êtres parfaitement les mêmes; jamais cependant deux personnes dans toutes les diverses périodes de leurs vies n'ont été si différentes (avis à ceux qui prétendent connaître ce que c'est que l'éducation et qui prescrivent d'après leurs idées leur théorie sur cette branche si précieuse, si décisive sur le bonheur des humains et si peu connue, parce qu'elle ne peut pas être embrassée dans tout son ensemble avec ses nombreuses ramifications par une seule tête).

Je ne parlerai pas de ma famille, son ancienneté et des différens services éclatans de mes ancêtres, qui rendent le nom des comtes Worontzoff aussi célèbre qu'une personne plus attachée que moi à la gloriole de la naissance pourrait le désirer. Le comte Romain, mon père, frère puis-né du chancelier, était jeune, aimait à jouir de la vie, par conséquent s'occupait peu de nous, ses enfans, et fut alors fort aise que mon oncle, par reconnaissance pour ma défunte mère autant que par amitié pour lui, se chargea de mon éducation. Mes deux soeurs \*) étaient déjà sous les auspices de l'impératrice et quoique dans l'âge de l'enfance

---

\*) L'aînée était la comtesse Marie, depuis comtesse Boutourline, et l'autre la comtesse Elisabeth, depuis ma-ma de Poliansky.

étaient nommées demoiselles d'honneur et vivaient à la cour. Il n'y avait dans la maison paternelle que le comte Alexandre, mon frère aîné, et ce fut le seul aussi que j'aie connu dès mon enfance. Le voyant souvent et m'attachant à lui, je lui vouai une amitié et une confiance sans bornes, qui ne s'est jamais démentie. Mon frère cadet était chez mon grand-père à la campagne, et quand il en revint, je le vis ainsi que mes soeurs très-rarement. Je cite cela, parce que cette manière d'être a influé par la suite sur mon caractère.

Mon oncle n'épargna rien pour nous donner les meilleurs maîtres, et selon l'opinion que l'on avait alors de l'éducation, nous étions parfaitement bien élevées: car nous savions quatre langues, la française surtout, parfaitement; nous possédions la danse, un peu de dessin; un conseiller d'état nous enseignait l'italien; m-r Bechtéieff nous enseignait le russe, quand nous en avions envie, et avec un extérieur aimable, de petites manières, du ton, l'on ne pouvait que nous croire parfaitement bien élevées. Qu'avait-on fait pour nous former le coeur, la tête? Rien. Mon oncle n'en avait pas le tems, et ma tante n'en avait ni l'habileté, ni l'envie: un orgueil naturel amalgamé, je ne sais comment, avec une sensibilité et une tendresse de caractère excessives.

La rougeole survenue, voilà ce qui a fait que je suis devenue ce que je suis, et c'est ce qui a fait définitivement mon éducation. Dès mon enfance je vou-

lais être aimée, je voulais intéresser tous ceux que j'aimais, et, quand, à l'âge de 13 ans, je crus m'apercevoir que je ne produisais pas cet effet, je me crus un être isolé. L'on défendit par un oukaze qu'au cas qu'il y eût dans les maisons des maladies de peau, comme petite-vérole, rougeole etc., que l'on communiquât avec la cour, pour que le grand-duc Paul, ensuite empereur Paul I-er, n'attrappât ces maladies. Les symptômes de la rougeole s'étant manifestés, l'on me transporta à la campagne, à 17 verstes de Pétersbourg. Une Allemande et la femme d'un major, outre mes femmes de chambre, m'y accompagnèrent; mais c'était peu pour ma sensibilité, pour mon coeur aimant (car je n'aimais pas ces deux dames), et c'était peu pour les idées de bonheur que j'attachais à être environnée de parents et amies tendres. Mes yeux, attaqués principalement du mal, ne me permettaient pas la lecture, pour laquelle j'étais, je puis dire, passionnée. Une mélancolie profonde, des réflexions sur moi-même et surtout ceux à qui j'appartenais, changèrent mon caractère vif, enjoué, même malicieux: je devins sérieuse, studieuse, je parlais peu et seulement avec connaissance de cause; je me livrais à la lecture. Bayle, Montesquieu, Voltaire et Boileau étaient mes livres favoris; je parvins à me prouver que le tems ne pesait pas, quoique l'on ne soit que seule, et je cherchai à me donner toutes les ressources que donnent le courage, la fermeté et la paix avec soi-même. Mon frère Alexandre était parti pour Paris. Je n'avais donc